JEAN BLOT



BLOOMSBURY

Histoire d'une sensibilité artistique et politique anglaise

BALLAND

93 1412856

BLOOMSBURY

Histoire d'une sensibilité artistique et politique anglaise

8° Nsc
9743

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Aux Éditions Balland

Moi Graf Bouby, chat de gouttière, 1984

Aux Éditions Albin Michel

Tout l'Été, 1985
Sainte-Imposture, 1988

Aux Éditions Gallimard

Le Soleil de Cavouri, 1956
Les Enfants de New York, 1959
Obscur Ennemi, 1961
Les Illusions nocturnes, 1964
La Jeune Géante, 1968
La Difficulté d'aimer, 1971, Prix des Critiques
Les Cosmopolites, 1976, Prix Valery Larbaud
Gris du ciel, 1981, Prix Cazes

RÉCITS

Aux Éditions Albin Michel

La Montagne sainte, 1984, Prix de l'Académie française
Si loin de Dieu, 1990, Prix international de la paix (Pen Québec)

POÈMES

Vue du train, 1989, Hans Van Elk/Jude Bonnefaut

ESSAIS

Chez d'autres éditeurs

Marguerite Yourcenar, 1971 et 1980, Seghers
Ossip Mandelstam, 1972, Seghers, Prix des Critiques
Là où tu iras, 1973, La Table ronde
Sporade, 1979, Arthaud
Ivan Gontcharov ou le réalisme impossible, 1986, L'Âge d'homme, Grand Prix de la Critique
Albert Cohen, 1986, Balland, Prix Marcel Thiebaut

En collaboration

Le Grand Siècle russe et ses prolongements, 1971, Plon

Jean Blot

BLOOMSBURY

Histoire d'une sensibilité artistique et politique anglaise

ÉDITIONS BALLAND
33, rue Saint-André-des-Arts
75006 Paris

DL-17041992-11967



© Éditions Balland, 1992.

Une sensibilité

Il est deux types d'hommes : les uns de feu, les autres de glace. Ceux-là passent leur vie à s'efforcer de dominer les passions qui les dévorent, les désirs qui les torturent. Ceux-ci, au contraire, leur vie durant, vont souffler sur des braises dans l'espoir de faire fondre le froid qui les habite, de ranimer le désir, de réveiller le sentiment. Est-il nécessaire de préciser que chacun est l'un et l'autre ou seulement un peu plus l'un que l'autre, passe de l'un à l'autre, selon l'âge ou les circonstances ? Rares sont ceux qui, au cours d'une vie, ne se sont pas approchés du pôle et de l'équateur pour éprouver ou ressentir la glace ici, la fournaise là. La séparation demeure sinon comme fait observable, au moins comme tendance évidente. L'équilibre a été déplacé vers le chaud ou le froid, la volonté tendue vers l'un ou l'autre.

***

Ce type de vérité relative, qui cherche à déterminer non ceci ou cela, mais bien les lignes dominantes et récessives dans un ensemble où ceci et cela sont, par définition, présents ou en interaction, n'est pas inutile. Elle ne peut d'évidence imposer un classement ; en revanche, elle propose à des ensembles psychologiques et sociaux amorphes des formes que chacun a devinées sans savoir les exprimer ni

les dessiner. Les hommes, malgré leur commune structure – morphologie ou ambition – se ressemblent et s'opposent : la glace et le feu seront deux pôles de ces antagonismes et de ces ralliements.

Les causes de ces tempéraments ne sont pas tant mystérieuses que d'une complexité si grande qu'elle rejoint ou retrouve le mystère. Il y a des raisons biologiques. Elles échappent à l'entendement sinon à la connaissance : comment comprendre un rythme cardiaque, une bonne digestion, un foie fragile ? L'instance psychique peut aggraver les faiblesses du corps ou, au contraire, les compenser, voire les surcompenser, et des plus débiles faire des individus forts et ardents. Le milieu social et national vient briser l'élan ou lui servir de tremplin. Le milieu culturel ou religieux peut contredire la nature, si bien qu'il transformera le feu en glace, la glace en feu, tordant le cœur et l'âme jusqu'à la folie. Il peut, au contraire, l'exalter. L'histoire et son mouvement entraînent la passion ou l'étouffent. On peut ainsi multiplier les influences, de sorte que tout enfin entre en jeu pour produire cette température de l'âme. Et parce que le tout est inconnaissable, nous sommes ramenés au mystère, mais enrichis sinon de solutions, du moins d'interrogations.

Ce livre traite des conséquences de ce déplacement vers le chaud ou vers le froid, des effets psychologiques, esthétiques, philosophiques d'une relative glaciation. Je parlerai ici des femmes et des hommes de glace qui ont par tous les moyens – et ils étaient doués – lutté contre une frigidité qui accablait leur vision de la réalité et se sont efforcés de redécouvrir une ferveur et une générosité éteintes qu'ils n'ont jamais cessé d'appeler de leurs vœux. Des hasards sociaux et historiques ont fait qu'ils se sont retrouvés dans le même quartier de Londres, dont le nom fut donné à leur groupe, mais aussi à leurs talents complémentaires et à l'esprit collectif qui s'en dégage : *Bloomsbury.*

A ces tempéraments correspond *une* sensibilité. Ce concept est essentiel, sa définition – aux confins du soma,

du psychique et de l'intellectuel – malaisée. On peut avancer que c'est une perception du milieu extérieur et intérieur accueillante aux choses morales et que l'on distingue de l'intelligence et de la volonté. Distincte aussi des sensations et des impressions purement somatiques de chaleur, douleur ou cénesthésique. Et bien entendu, c'est de la sensibilité de l'homme située entre corps et cerveau qu'il s'agit.

Elle est une. Les gestes de tendresse ou de colère, les paroles de sagesse ou de déraison, esquissés ou prononcées dans les temps les plus reculés, nous demeurent aussi compréhensibles qu'au premier jour. Elle a sa propre histoire, qui n'épouse ni l'espace ni le temps, se rit des cultures et des religions. Théoriquement, en droit ou en logique, tous les sentiments dont un cœur est capable ou qu'un discours peut exprimer sont présents partout et à chaque moment. Mais ici, le jeu des dominantes et des « récessives » va donner forme à cette totalité et organiser *la* sensibilité en *une* sensibilité d'époque, de milieu ou de lieu. La règle du jeu est insaisissable, sinon celle, limitée, que l'on fera demain le contraire d'aujourd'hui ; c'est sans doute le plus court chemin vers une identité que chaque génération se hâte de découvrir et que chacun tremble d'égarer. Pour le reste... Il paraît difficile, ou impossible, de découvrir les étapes de la sensibilité à travers l'Histoire ou la manière dont se constituent perception, morale et goût. Les époques les plus féroces ont eu le cœur sensible. On vit un empereur, à qui on avait sacrifié dans les arènes plus de dix mille malheureux, se lamenter sur « sa petite âme tendre ». Après avoir grillé quelques hérétiques, tel chevalier se grisait de poèmes d'amour pour une dame sans merci. On quittait l'échafaud et son spectacle pour courir sangloter au théâtre sur les malheurs d'un père vertueux. A d'autres moments, au contraire, on retrouve une cohérence si grande qu'une même humeur, un même caractère paraissent imprégner une ou plusieurs générations.

L'influence de la sensibilité sur l'intelligence et la volonté s'exerce de manière occulte. Dans le mouvement

général des sentiments et des idées d'une époque, on distingue mal l'effet de la cause. Les longs voyages, les découvertes des XVI^e^ et XVII^e^ siècles ont renouvelé la sensibilité européenne et l'ont ouverte à des valeurs et des objets nouveaux. Mais les grands voyageurs obéissaient au goût de l'époque et trouvaient le plus souvent ce qu'elle leur demandait. On a pu dire de Marco Polo que, s'il avait abordé en Chine de son vivant, il devait, trois siècles après sa mort, découvrir l'Amérique : il avait, en effet, créé *une* sensibilité qui, autant que le souci du salut des âmes païennes ou de l'or, gonflait les voiles de Colomb et ne tarderait pas à remplir ses coffres.

Une autre difficulté réside dans les contradictions que l'on rencontre à l'intérieur d'une sensibilité : on concilie difficilement les nuances de la palette de Greuze et les accents de Saint-Just. L'anglophilie française du XVIII^e^ siècle correspond peut-être aux idées d'une génération, mais elle est d'évidence antagonique avec la politique de la France. Plus récemment, on a pu voir une américanophilie hystérique cohabiter sans heurts ni tensions avec un anti-américanisme forcené. On pourrait multiplier les exemples d'incohérences qui tantôt isolent la sensibilité au sein d'une époque, tantôt la réduisent ou la font éclater en éléments inconciliables. La conviction demeure, sans preuve, sensible précisément, que l'esprit d'un moment donné est une totalité, que la sensibilité du temps la nourrit et la forme, que, par on ne sait quelle corrélation vertigineuse, la physique atomique, la peinture abstraite, l'existentialisme ou le nouveau roman sont liés de telle sorte que chacun, dans son genre ou dans sa dimension, assure l'expression d'une seule et même sensibilité interprétative du monde.

Ainsi de Bloomsbury.

Le terme de *sensibilité* aura deux sens. Au sens large, elle est une manière de percevoir le monde ; au sens étroit, elle signifie ce qui, dans cette perception, relève du sensible. Au sens large, elle sera à l'origine des œuvres de l'esprit autant que des conduites et des goûts. Elle alimentera, avec les contradictions déjà relevées, la philosophie autant que

la politique, guidera le pinceau du peintre comme les ciseaux du couturier, inspirera le poète et le musicien. Chaque mode d'expression sera la traduction en un langage particulier de cette sensibilité. En l'absence de l'original (puisque les expressions sont créatrices autant que révélatrices, dévoilent l'informe en lui donnant forme et le tacite en le faisant explicite), le tempérament, les caractères et le destin des créateurs feront que les corrélations ne seront pas évidentes et qu'a priori on ne saurait, aussitôt et à coup sûr, reconnaître la même inspiration dans la musique de Beethoven et la poésie de Byron. Mais qui veut entendre le romantisme devra pourtant écouter l'une et l'autre et reconstituer l'original à partir des deux transcriptions.

L'écoute sera biaisée et faussée encore, parce que chaque sensibilité privilégie un mode de représentation et son langage. Le romantisme, pour garder cet exemple, souverain en musique et en poésie, fait assez pauvre figure en peinture. Celui qui voit le monde plus qu'il ne l'écoute ou ne le parle, dont la sensibilité est celle du regard, estimera moins ce mouvement ou lui sera plus hostile que l'homme de l'ouïe et du verbe. Il en va des pays comme des individus. Certains accueillent ce que d'autres repoussent. La fortune romantique sera différente outre-Rhin et outre-Manche. En Russie, elle prendra un sens particulier. Pourtant, toute une époque se forgea à l'école de cette sensibilité. Les pensées, les émotions, les œuvres cherchèrent, avec plus ou moins de bonheur, à l'illustrer.

Cette généralité, qui s'étend à toutes les disciplines, aux pays, aux hommes, est limitée dans le temps. Une sensibilité y succède à une autre, et le règne de chacune y est fini. Les limites qui déterminent un mouvement sont difficiles à repérer. Quel est le jour, le mois, l'année qui vit naître le romantisme ? Quels sont ceux qui marquèrent sa fin ? La parution de *Child Harold,* pour la naissance, celle de *Madame Bovary,* pour l'agonie ? La réponse ne satisfait guère et laisse entière la question de savoir comment, en quelques jours, mois ou années, une culture se convertit à

une sensibilité ou l'abjure. Elle attendait celle-ci, dit-on. Et ensuite, la suivante. Fort bien ! Mais quelle forme revêtait cette attente, et pourquoi attendait-on ? Si tous les sentiments dont un cœur est capable sont présents à tout moment et partout, il n'en va pas autrement des autres modes de perception ou de représentation du monde. Tous attendent de naître formellement ! Pour leur expression, ils dépendent d'individus, eux-mêmes tributaires de situations objectives, qui changent et, cependant, par des combinaisons nouvelles de ces éléments, se répètent. Dans l'histoire des hommes, on retrouve des types et des caractères qui, séparés par des siècles et des continents, avec des dons comparables, ressentent et cherchent à dire la même chose. Les visions du réel sont l'objet d'hallucinants échos et prémonitions.

Il est, au Musée national de Naples, un petit tableau d'une grande beauté qui a tout d'un Botticelli. Il vient de Pompéi et fut peint environ mille cinq cents ans avant la naissance du maître par un artiste anonyme. Toutes les valeurs de raffinement, de mélancolie, de fuite et de mouvement éperdus, de rêverie fragile, virginale, frileuse, où l'idée, sa transparence et sa tristesse dévorent la chair du monde et font que la jeunesse n'ose y aborder, s'y trouvent représentées. Cette vision déjà organisée, parfaite, achevée, devait pourtant attendre encore quinze siècles son épiphanie et la venue de l'artiste qui lui donnerait sa forme canonique et lui prêterait son nom, par lequel chacun la repère, la suggère et l'appelle aujourd'hui. Comme Swann pour son amour, il suffit, en effet, pour faire apparaître cette vision, goûter son charme, l'évoquer à la manière d'un air de musique, convoquer des sentiments dispersés, afin qu'ils se retrouvent, s'accordent, se renouent et, faisant concert, expriment ce que le cœur cherchait dans le soupir, de prononcer le beau nom doré par la mélancolie de *Botticelli.* Par le maître et son génie, *une* sensibilité qui errait dans l'Histoire, dispersée parmi les hommes, les langues, les disciplines, qu'on trouvait, ici ou là, dans une note, une couleur, quelques mots, a définitivement pris forme et, révé-

lée, accomplie, est devenue jalon, utilisable, mieux, même pour le désir qu'inspire une demi-mondaine, référentielle ! Elle était en route depuis l'aube de l'humanité, depuis qu'il y a un cœur et qu'il bat pour ce rendez-vous miraculeux – et qui aurait pu ne pas se produire – avec une époque, un milieu, avec le génie dont elle porterait désormais le nom, en toute justice, puisqu'il lui avait donné sinon l'existence, au moins la forme et l'identité.

Le cas du romantisme, que je me suis efforcé d'analyser ailleurs [1], paraît particulièrement éloquent et riche en enseignement. Il n'est pas sorti du néant et on en décèle quelques traits, couleurs, intonations dans Catulle, Villon ou Shakespeare. Virtuel, latent, récessif tout au long de l'Histoire, participant à d'autres projets ou visions et dissimulé en leur sein comme s'il attendait une heure improbable, ce mouvement majeur de la sensibilité a pris forme, conscience et identité par la magie des circonstances, qui, agissant à la manière d'un catalyseur, ont transformé une solution insaisissable en le cristal d'une époque du sentir et du penser. Assez général, ayant gagné toute la culture occidentale, assez bien limité dans le temps, il est relativement révolutionnaire, c'est-à-dire qu'il entraîne des différences suffisamment profondes, marquées, articulées pour être retenu comme modèle dans l'analyse de la nature, de la personnalité, des formes et qualités d'une *sensibilité.*

Tout d'abord l'origine.

J'ai cru la trouver dans un bouleversement qui modifiait profondément les rapports de l'homme au monde et à lui-même. Jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, en effet, les sociétés avaient leur fondement au ciel. Ainsi enracinées, elles réservaient un rôle essentiel aux hommes, qui, du fait de leur formation psychologique intime, initiatrice d'une vocation imprégnant goût, études et destin, étaient hommes de l'au-delà, c'est-à-dire résolus à affronter le réel à seule fin de le nier au nom de ce qui le dépasse. Il leur

1. *Ivan Gontcharov ou le Réalisme impossible,* L'Age d'homme, 1986.

appartenait de donner pour fondement au visible l'invisible, au temporel l'éternité et au rationnel ce qui échappe à la raison. Bref, de donner l'au-delà pour assise à l'ici-bas, tâche capitale, puisqu'elle assurait la cohésion de la société. Mais avec la venue d'un nouveau type d'hommes – généré par des modifications techniques, économiques et sociales avant que d'être politiques – l'au-delà, pour utiliser une image trop concrète mais qui a le mérite de la clarté, opère un mouvement à quatre-vingt-dix degrés. Il n'est plus ciel, mais horizon : il devient avenir et projet. Une nouvelle classe sociale, portée au pouvoir par des modifications matérielles autant que par des idées neuves, a substitué au *salut* le *progrès*.

Du fait de cette évolution, l'homme de l'au-delà se retrouve sans emploi ni fonction, comme certaines castes aux Indes. Il ne devient pas criminel, comme le sont celles-ci. Non. Mais, exclu de l'Histoire, privé de rôle social, il se voit contraint d'assumer sa vocation dans la solitude et l'infantilisation. Ce sera le romantique. Bref, le romantique est l'homme de l'au-delà prisonnier d'une société de l'ici-bas, et le romantisme, l'expression de son dépit, de son impuissance et de sa haine face à un monde dont il a naguère assuré le sens et qui le prive maintenant de tout sérieux.

Un tel changement devait intervenir peu avant que se forme Bloomsbury ; ce groupe d'artistes et de penseurs devait le précipiter. Ce nom, le bourg fleuri, au même titre que Botticelli ou le romantisme, mérite de désigner un moment de la sensibilité humaine, l'une de ses cristallisations, bref, *une sensibilité,* avec son éthique, son esthétique, sa philosophie et sa politique. Ce que celles-ci disent ensemble du sens de l'homme et du monde, de même que les bouleversements qui auront permis à cette sensibilité de prendre forme et de trouver son identité, les origines, les intuitions, le type d'homme qui y trouvait l'expression de son être et de ses aspirations, la signification de *cette* sensibilité au sein de *la* sensibilité enfin, tout cela fait l'objet de ce livre. Mais Bloomsbury, par son exemple, enseigne aussi

ce qu'est *une* sensibilité, comment elle naît, se forme, agit, avant de disparaître. A cette fin, ce mouvement est précieux.

Le groupe est formé d'artistes et de penseurs qui appartiennent au même lieu et, pour moitié ou presque, à la même famille. Ils ont entretenu des liens étroits et, le plus souvent, intimes. Ils ont tous été formés à Cambridge, ou influencés par lui, au cours des mêmes années (de 1900 à 1906). Ils ont travaillé dans les mêmes décennies, les quatre premières du siècle. Leur importance est limitée à ce même temps et aux événements qui, dans les différents domaines de la vie sociale, les auront marqués. Bien qu'ils aient cristallisé un moment de la sensibilité humaine, ils ont vécu et œuvré en un seul et même pays, l'Angleterre, en une même langue, l'anglais, dans une même ville, Londres, et, pour la majorité d'entre eux, dans un même quartier, Bloomsbury. Malgré les brouilles et les séparations, en dépit des amours et des jalousies qui ignoraient superbement les barrières des sexes, ils sont restés unis et n'ont connu ni les hérésies ni les excommunications qui ont scandé la vie d'autres mouvements de sensibilité et d'idées. Pour toutes ces raisons, l'identité du groupe a gardé sa force et s'impose.

Cette identité se trouvait servie par les habitudes, les mœurs et les goûts du milieu dont le groupe était issu, où les individus étaient soudés par un snobisme intelligent et actif. Cette conduite, qui isole et conserve une unité, inspire une orientation, assure une échelle de valeurs, vraies ou fausses, a précisément le mérite de préserver une telle identité collective. Elle se trouve à son origine et se révèle dans l'étymologie que l'on a proposée : *Sine nobilitate,* en abrégé sur les registres des grandes universités *(S. Nob.)* accolé au nom de l'inscrit, en lieu et place du titre nobiliaire. On voit aussitôt se profiler un manque qui peut créer le complexe d'infériorité du roturier. Celui-ci s'efforcera de découvrir dans le snobisme une compensation psychologique. Si âpre et atroce que soit le jeu social de Versailles, tel que Saint-Simon le décrit, il n'est pas entaché de sno-

bisme, pour la raison que chacun y cherche des avantages concrets : places et fortunes. Le snobisme est, au contraire, désintéressé, ses ambitions sont gratuites. Sans doute, pour réussir en affaires, en politique et dans les lettres, est-il préférable de fréquenter les duchesses plutôt que les modistes et les P.-D.G. plutôt que leurs employés... Mais le snob n'hésitera pas à sacrifier son intérêt évident à une accession secrète, dont il garde la clef et dont les règles ne sont connues que des initiés. C'est qu'il ne s'agit ni de gloire, ni de pouvoir, ni de fortune, mais bien, et seulement, du *sentiment d'exister,* un bien immatériel, abstrait ou au moins insaisissable, toutefois fondamental et qui répond au plus archaïque des besoins de la psychologie. A cette fin, l'exclusion compte autant que l'adhésion, et une personnalité se définit autant par ce qu'elle nie que par ce qu'elle affirme. Le snobisme a permis de dessiner fortement la personnalité de Bloomsbury.

Grâce à lui, Bloomsbury aura son style, un train de vie, des idées et des goûts qui lui fourniront les critères d'admission et d'exclusion nécessaires à sa survie. Il aura un règlement, qui vaudra par l'arbitraire, et auquel toute raison serait fatale, son mérite étant d'apporter à une communauté dont rien ne garantit l'homogénéité une manière de structure. Les règles de Bloomsbury ne sont pas celles de la bourgeoisie de l'époque : le juif Leonard Woolf est accueilli sans qu'on remarque sa judéité ni que l'on songe à s'en étonner. L'homosexualité y est admise, le machisme exclu. L'argent y est une commodité, non une valeur. Par d'autres traits, les mœurs sexuelles ou le quartier de la ville où il est né, Bloomsbury saura se séparer de l'aristocratie intellectuelle dont presque tous ses membres sont issus. Il saura aussi se détacher d'une Angleterre, qui, sans doute parce que la noblesse y a tôt perdu la réalité du pouvoir, a cherché une sorte de compensation dans les valeurs sociales abstraites et dans un snobisme auquel Bloomsbury opposera le sien.

On l'a vu, aucune sensibilité ne se manifeste avec un bonheur égal dans tous les moyens d'expression. Mais chacune devient plus visible ou lisible quand elle a emprunté à plusieurs disciplines. Des correspondances s'établissent, riches en échos et en significations. Si le génie de Bloomsbury fut littéraire, il ne dédaigna pas de chercher une expression plastique. Il entreprit une réflexion sur les arts qu'il pratiquait ; celle-ci ne devait pas tarder à déboucher sur une critique de la société et sur une quête des outils de la connaissance et de la pensée. Un peu comme si l'homme de cette sensibilité s'était exprimé en plusieurs langues. Il devient mieux discernable, mieux dessiné ; ses valeurs et ses traits apparaissent comme authentifiés en plusieurs versions, ses origines révélées par des sources complémentaires. Le roman de Virginia Woolf est l'expression de la même pensée qui inspire à Lytton Strachey sa réflexion critique, à Leonard Woolf son combat politique, à Maynard Keynes ses théories économiques, à George Moore ses *Principia ethica.*

Comment se compose *une* sensibilité ? Je vois un arbre. Mon regard n'est ni neutre ni naïf. Je le vois pour moi, non pour lui ou en soi. Et, selon mon âge, mes besoins et ma culture, je le verrai différemment, selon mon humeur, ma santé, le temps qu'il fait, celui qui passe. Il sera ombrage, et je serai surtout sensible à ses feuilles ; chauffage, et je ne verrai que ses branches mortes ; ou signe, me renvoyant à Rembrandt ou Poussin, à Proust ou Tolstoï. Il parlera à mes muscles ou à mes souvenirs, si je songe à y grimper ou me rappelle l'avoir fait. Plus subtilement, je puis, en le voyant, non pas le faire glisser vers l'usage ou le jeu, mais le détourner vers l'identification et chercher en lui, dans sa couleur ou sa respiration secrète, le principe d'une vie meilleure. Il sera la paix ou le retour à la nature, à l'orée d'une forêt ou, au contraire, au cœur d'un jardin. Mais selon l'usage que j'en fais, le paysage où je l'invite, l'humeur ou la réflexion auxquels il participe, ce ne sera plus le même arbre. Soit parce que la végétation envahis-

sante risque de prendre la place de l'homme, soit parce que l'arbre abrite des animaux redoutables ou réputés tels par l'imaginaire archaïque, il peut devenir laid, terrible. On le voit grimacer par les trous de son écorce, menacer par les moignons de ses branches. Mais s'il me venge des hommes, de leur agitation simiesque, de leur bavardage et de leur rivalité, le voilà qui s'épanouit et, vaste comme la respiration même, m'offre un ciel pur auquel, par la cime, il appartient déjà.

Ainsi, les arbres qui vont boiser une œuvre ou une existence se distingueront les uns des autres par la manière dont ils sont perçus. Les sensations s'organisent si vite en perceptions que celles-ci demeurent insaisissables dans leur naïveté première. Est-ce l'arbre que je vois ou déjà le concept ? Est-ce un être ou un signe qui me permet de reconstituer tout ce que je sais des arbres en général, me laissant aveugle sur l'arbre en particulier ? La perception transforme en signification les données immédiates des sens ; elle occulte certaines présences : les ruines de Rome, celles d'Athènes ont mis quelque mille ans à sortir du néant où l'on ne les voyait pas. Cet aveuglement avait un fondement en idées et en religion. Mais curieusement, alors même que les civilisations antiques étaient, par la Renaissance, portées au pinacle et que leurs œuvres devenaient un modèle, on continuait à piller leurs vestiges et à emprunter leur marbre pour les sculptures ou les architectures censées les imiter. Il fallut attendre le XVIII^e siècle pour apprendre à les respecter. Plus concrètement et au cours d'une vie, on est forcé de constater que l'on voit aujourd'hui ce qu'on ne distinguait pas hier : fontaines Wallace ou bouches du métro. C'est que, dès la perception, le regard est lié à un ensemble de valeurs qui révèlent ou occultent une part du réel. Certaines, en deçà du sentir, ont une origine somatique et formulent tacitement les besoins ou les préférences du corps : ceux dont la peau supporte bien le soleil n'auront pas de la réalité des bains de mer, et bientôt de la réalité tout court, la même vision que ceux dont l'épiderme est trop sensible. D'autres valeurs, au-delà,

proviennent d'une réflexion sur les données de la perception et sur les œuvres qu'elles ont créées, sur ce que celles-ci révèlent, oublient ou cachent. La condition sociale ne restera pas sans effet sur la perception, sur la conscience de ce qui existe ou non et de son classement sur l'échelle des valeurs. Ou encore les valeurs déformantes ou constitutives (parce que sans leur prisme on ne voit rien) seront empruntées à une éthique qui découpe selon ses normes le tissu du réel et polarise en faits ou événements remarquables les fragments, imperceptibles parce que insignifiants, de celui-ci. Ou enfin, elles seront les filles d'une spéculation philosophique qui réorganise selon un ensemble d'idées critiques toute la conscience de la réalité.

Pour un groupe, on l'a vu, exclure est aussi important qu'inclure et il est ce qu'il nie avant même d'incarner ce qu'il affirme. Pour effectuer ce choix et juger des candidats, il conviendra de se référer aux différentes instances de la sensibilité isolées ci-dessus, afin que, dans la mesure du possible, chacune soit représentée. Mais auparavant, je dois faire un détour par deux expériences personnelles, la première ayant réveillé le souvenir de la seconde, pour y découvrir sa justification.

***

Le hasard ou, plutôt, le Pen Club et mes hôtes anglais me conduisirent un jour à Charleston, qui, en 1916, devint la maison de Vanessa Bell, sœur aînée de Virginia Woolf, de son mari Clive, de son ami, le peintre Duncan Grant. C'était un beau jour de l'été anglais, d'autant plus émouvant qu'on le sent menacé. Le soleil a gardé un voile de brume, les ombres sont légères et, derrière les haies, la chaleur s'est endormie. Mieux que sa présence, c'est le songe de l'été qui règne au ciel et sur les gazons, dont les ondulations préparent le regard et le cœur à la côte et à la mer. Ici et là, des rayons se brisent sur des troncs muets ou enflamment une écorce violette vouée au secret. A l'horizon, on murmure que c'est une île et que sa fin est proche, inscrite

dans l'écume qui se retire et disparaît dans le noir du flot. Une île, c'est-à-dire que le trésor de ses secrets demeure intact, gardé partout par la muraille indestructible et mouvante. Aucune fée n'a pu fuir, et on les voit, vives ou pauvresses, surgir au coin des champs ou dormir à la surface mordorée des étangs. Quinze siècles de christianisme (c'est au VI^e^ que, les découvrant, beaux et blonds, au marché aux esclaves, Grégoire le Grand s'était exclamé : « Non des Angles mais des Anges », et leur avait dépêché Augustin) n'ont pu chasser les esprits qui vivent dans les marais, montent les chevaux galopant apparemment sans cavalier ni but d'une barrière blanche à l'autre, ni ouvrir le ciel aux morts qui l'avaient mérité. Ils sont là encore, fantômes perdus parmi les granites, volent dans la poussière d'or de l'après-midi et vont surprendre la pucelle endormie au pied de son vélo. A moins que ce ne fût une abeille. Ou le rêve d'un jeune homme pâle, haut cravaté et rasé de près, qui sommeille au pied d'un chêne, un livre de poèmes à la main. C'était l'Angleterre. Le Sussex.

La maison me surprit par sa simplicité. Bloomsbury a un son de luxe et je m'attendais à découvrir je ne sais quel Trianon bourgeois. Mais, dissimulée en partie par la glycine qui pendait au-dessus de la porte à la manière d'un baldaquin, la façade à deux étages était modeste. Les grandes fenêtres à guillotine, sans rideaux, avec, ici et là, au carreau inférieur, une poterie, auraient pu s'ouvrir sur n'importe quel béotien. Une fois franchi le seuil, après avoir enfilé un couloir, gravi un escalier, la demeure se découvrait singulièrement plus spacieuse qu'on ne l'avait cru au premier abord ; elle possédait un vaste jardin ouvert sur la nature, dont le mouvement emportait vers le large de grands arbres. On avait donc dissimulé l'espace et la richesse, c'est-à-dire fait preuve de bon goût.

J'ignorais alors l'existence de l'Omega Workshops, fondé en 1912 par le critique Roger Fry, parce que, ayant convié le jeune peintre Duncan Grant à un déjeuner pour lui présenter des marchands, celui-ci ne put se rendre à mon invitation faute de trouver l'argent pour payer le train. Cet ate-

lier d'art devait donc permettre aux artistes impécunieux de gagner leur vie en peignant des meubles, en créant des tissus, des poteries, et d'imposer aux Londoniens rétifs un goût emprunté à ce postimpressionnisme que Fry venait d'introduire en Angleterre. Le style Omega avait envahi Charleston. Il me parut accablant. Bois de lits peints où des femmes nues paraissaient souffrir d'un mal inconnu qui les faisait se contorsionner bizarrement, manteaux de cheminée soutenus ou encadrés par des Atlas barbus au sexe indéterminé, mais dont les déhanchements et les poses étaient ceux de nymphes surprises au bain. Tout était peint : les paravents, mais aussi les chaises, les tables, les portes, et même les bidets.

L'Anglais a bien des mérites. Le goût n'en est pas un. Ici, on passait les bornes, et l'on se trouvait pourtant dans l'un des hauts lieux, dont la modestie ne pouvait que séduire davantage, du siècle ou même de la civilisation. S'il n'y avait eu que les meubles, on aurait pu conclure à la culpabilité de l'Omega Workshops et déclarer tranquillement que le postimpressionnisme ne convenait pas à l'ameublement. Hélas ! les murs étaient plus chargés de tableaux qu'un arbre de Noël de décorations. On aurait fini par douter de tout ou bien par affirmer que, tout bien pesé, on n'aimait pas les arts plastiques, s'il n'y avait eu, perdue dans cette masse douloureuse qui sentait la sueur de l'intelligence autant que la bonne volonté du cœur, comme par une dernière pointe de masochisme, la plus belle aquarelle de Signac que l'on pût voir. En quelques touches et traits miraculeux, elle rendait le goût de vivre et d'espérer, en même temps que celui de la peinture.

Les œuvres des propriétaires des lieux, provocantes et boudeuses, étaient pareilles à des pieds de nez. Le visiteur se sentait comme le parent que des enfants qui ont mal grandi ont entrepris de choquer. Peut-être que cette peinture s'adressait aux ancêtres, et j'étais leur descendant. Ces artistes avaient beaucoup souffert de leur appartenance à la famille victorienne. Je n'y étais pour rien et ne pouvais qu'offrir une sympathie discrète. Et pourtant s'imposait

une présence d'autant plus vive et attirante qu'elle ne répondait pas, dans son expression plastique, à ce que j'avais imaginé.

Cette impression allait croissant au fur et à mesure de la visite. Il y avait ce mur de clôture couronné d'une rangée de bustes romains, tournés vers l'extérieur et n'offrant à l'hôte de Charleston que leur nuque. Le buste romain était-il à si bon marché ? Strachey et Keynes avaient-ils ri de cette blague, si c'en était une ? Le maître de la critique d'art de l'époque, Roger Fry, avait-il approuvé ? Et qu'en avait dit celle qui m'avait attiré jusqu'ici et qui me pousse encore à entreprendre ce livre, l'un des meilleurs écrivains du siècle, l'un des plus purs de tous les temps : Virginia Woolf ?

Je me perdis dans le jardin en même temps que dans mes pensées, de plus en plus distrait par le détail, cependant qu'un esprit s'imposait à moi. Il ne portait pas la barbe de Duncan Grant ni les lunettes de Vanessa Bell. C'était davantage une rumeur, celle d'une conversation parfaitement intelligente à voix douce et tranquille, le concert des « soft english voices » (douces voix anglaises), et où l'on devinait, à je ne sais quel ton mesuré et sincère, qu'il s'agissait d'une recherche poursuivie en commun de la vérité, celle de la vie, de l'esprit et de l'art. J'imaginais la voix désolée du frère de Jacob (dans *La Chambre de Jacob*), libérée de toute passion, s'avançant dans le monde, solitaire et privée de tout écho, se brisant sur le rocher, « Ja-cob ! Ja-cob ! », Leonard Woolf et Clive Bell parlant de la civilisation, Fry et Grant de peinture et, surtout, la tête de l'enfant Quentin Bell, quand Maynard Keynes l'assure qu'il doit le quitter pour aller à Versailles expliquer aux Alliés que les Allemands ne peuvent leur verser un argent qu'ils n'ont pas. La moue de l'enfant, le haussement d'épaules. C'est trop bête ! L'oncle Maynard aurait pu trouver meilleure excuse. De faux souvenirs. Mais la rumeur et son harmonie, sa volonté inarticulée de vérité, je les entends presque.

Alors m'est revenu un souvenir personnel. C'était Royaumont, au début des années 60. Nous étions jeunes et

gais : un groupe s'était formé. Il y avait là Monique Nathan, à la voix de miel, qui venait d'écrire un beau livre sur Virginia Woolf, un jeune moine nommé Lévy, le musicologue Hojdou, ma femme et moi, et aussi un philosophe dont j'ai oublié le nom. C'est lui pourtant qui proposa à notre groupe, pour l'articuler, un personnage et un mot que je retrouvai vingt ans plus tard dans le jardin de Charleston : l'égrégore. Ce mot, je l'ai cherché depuis. Sans succès ! Son sens était clair : ex-grégor, je suppose, en tout cas la personnalité que forme un groupe, si forte et si accusée que la réalité passe de son côté et que les hommes qui le composent ne sont plus que les membres de ce corps collectif. Notre égrégore avait dix visages : les nôtres. Il écrivait avec moi, faisait de la musique avec Hojdou, de la critique avec Monique, de la peinture avec ma femme, de la philosophie avec... ou plutôt il était un esprit, mieux : un être dont chacun d'entre nous constituait un portrait et qui parlait par nos plumes et nos pinceaux autant que par nos voix. Ce n'était qu'un jeu de Royaumont ; il dura un été. L'égrégore.

Dans le jardin de Charleston, il reprenait corps et autorité. Il y avait eu là, et non loin de là, à Asheham ou Monks, où vécurent les Woolf, à Ham Spray, chez Lytton Strachey, à Durbins, chez Roger Fry, et surtout à Gordon Square et Fitzroy Square de Bloomsbury, un être collectif d'un raffinement exceptionnel, qui, à travers l'art, la littérature, la critique, la politique et la pensée sociale, la philosophie enfin, avait, avec autant d'humour que de gravité, dans la vie de tous les jours autant qu'à l'empyrée des idées, avec une maladresse touchante et une intelligence accomplie, cherché la vérité.

Pour moi, cet être était d'autant plus fascinant que j'aurais pu, à dix ans près, le connaître, que sa maturité et sa vieillesse correspondaient à mon enfance, qui s'était déroulée dans des lieux semblables. Dans le Worcestershire. Assez loin du Sussex, mais c'est la même campagne anglaise qui règne et enchante ici et là. C'est aussi qu'il y avait dans cet être collectif des dons et des vertus qui

habitent rarement un même cœur : l'intégrité intellectuelle alliée au libertinage, le laisser-aller des mœurs contrôlé par une éthique garantissant à l'intelligence son règne, la bohème et le snobisme enfin, alliés à un sens aigu du devoir social et moral, la conscience qu'il faut servir à tout instant – et sans qu'il en paraisse rien, jamais – la société et son prochain.

Il y avait encore que Bloomsbury était francophile. La chose est assez rare. On comprendra que mon anglophilie pour s'exprimer emprunte son relais.

Cet être collectif m'offrait enfin la possibilité d'aborder le problème de la formation d'une sensibilité : de quoi est-elle faite ou composée ? Comment exerce-t-elle son influence ? Bloomsbury possédait une sensibilité particulière, encore proche, la dernière qui fût proprement européenne et la plus anglaise de celles qui se sont succédé outre-Manche. Lorsque Virginia Woolf se jette à l'eau, l'un des plus beaux et magiques espoirs de l'homme va se noyer avec elle, l'un des fleurons de la civilisation se briser. Les Spitfire dans le ciel anglais défendent déjà l'avenir, il est vrai. Mais combien de décennies faudra-t-il à ce nouveau-né pour retrouver la science, l'art de vivre et de penser, la tolérance de Bloomsbury ? Pour retrouver enfin le niveau de la civilisation qui fut atteint alors ?

L'égrégore donc. En son cœur ou à sa tête, premier rôle, raison d'être ou simplement le mieux doué des organes de cet être collectif, le seul auquel on puisse promettre sinon l'éternité, au moins de vivre aussi longtemps que vivra l'anglais et qu'on le lira : Virginia Woolf, née Stephen. C'est pour elle et pour assurer son épanouissement que le destin conduisit à Cambridge, en 1899, au collège de Trinity, son frère Thoby Stephen. A la Société de minuit, celui-ci se lia à Clive Bell, qui épousa sa sœur aînée, Vanessa, et aima la cadette, Virginia. Ensemble, ils firent la connaissance de Leonard Woolf, qui épousa celle-ci et la garda en vie pendant trente ans, et de Lytton Strachey, qui fut quelques jours son fiancé. Il y avait encore le mysté-

rieux Saxon Sydney Turner, qui n'ouvrait jamais la bouche, ce qui fait que l'on ne sait rien de lui, sinon qu'il était musicien et devint fonctionnaire. Ces jeunes gens étaient membres des Apôtres, une société d'étudiants à laquelle Bertrand Russell avait naguère appartenu. On y rencontrait aussi le polygraphe Desmond MacCarthy, le plus brillant causeur du groupe, Maynard Keynes, destiné à devenir un économiste célèbre, le romancier E.M. Forster. On y considérait les *Principia ethica* de George E. Moore comme une bible. Plus tard, par un chemin différent, celui du postimpressionnisme, arriva le peintre et critique Roger Fry. Beaucoup d'autres personnalités contribuèrent à la formation et à la vie de l'égrégore. Mais ce sont là les acteurs principaux qui témoigneront du point de vue qu'il avait sur le monde et de la contribution qu'il allait apporter à l'histoire des sensibilités.

Chacun représente un organe différent ou l'une des instances qui constituent l'être d'*une* sensibilité. Au contact immédiat d'un monde dont il convient de rendre compte, auquel il faut donner forme et représentation, se tient l'artiste. Il est l'homme, la femme de la sensibilité, utilisée maintenant au sens étroit, qui situe celle-ci entre sensation et réflexion, corps et esprit. Sentir une odeur, observer une couleur ou un mouvement, écouter une voix, suivre le fil d'un discours ou d'une vie, deviner les rapports émotionnels et passionnels, les idées et idéaux des hommes, mais seulement dans la mesure où ils font partie de leur existence quotidienne et non à la lumière de la vérité, constituent la vocation, le devoir, la tâche et le talent que, au détriment de tous les autres, voire de la vie, il convient de servir, d'accomplir. C'est essentiellement Virginia Woolf – secondairement E.M. Forster – qui joua ce rôle pour le versant littéraire. Du côté de la peinture, l'égrégore est plus pauvre ; il faudra pourtant voir les œuvres de Vanessa Bell, de son ami Duncan Grant et de Roger Fry.

Si l'artiste, par tous ses sens et par toutes ses facultés, se veut au contact immédiat du réel, la réflexion critique s'en

écarte d'un pas. Ce ne sont plus alors les hommes qui sollicitent l'esprit, ce sont leurs œuvres. Tout entier humain, tout entier réfléchi, le monde du critique va s'élever d'un degré dans l'abstraction et s'efforcera de se comprendre et se définir, non dans l'expérience brute mais dans celle, élaborée, de la culture. A l'écoute d'autrui, il fera prendre forme aux œuvres et aux idées en les organisant autour de centres de référence qui sont ceux de la sensibilité dont il est le produit. Bloomsbury compte deux esprits remarquables dans ce domaine de la réflexion critique : Lytton Strachey, pour la littérature ; Roger Fry, pour la peinture. Virginia Woolf complète cette réflexion pour le domaine du roman et son beau-frère, Clive Bell, pour la peinture et « la forme significative ».

L'esprit ne demeure pas isolé, qu'il affronte le monde ou les œuvres d'autres esprits. Ni l'esprit ni l'homme. La manière dont vit la société à laquelle il appartient exercera sur lui une influence. Il participe à une sensibilité au sens large qui se forme et se définit dans son rapport au prochain, au sort qui lui est fait, aux relations intersubjectives qui l'asservissent ou le libèrent. Le destin collectif prime l'individuel. C'est en lui que se cache – et c'est là qu'il faut l'y découvrir – le sens de l'humaine aventure qui va dicter à la sensibilité nouvelle ses valeurs et ses lois. Cette réflexion sur la vie collective des sociétés, sur la politique qui pourrait les conduire vers l'harmonie et le bonheur, Bloomsbury la doit d'abord à Maynard Keynes, dont l'action politique autant que la réflexion économique marqueront l'époque. Mais par son essai sur la civilisation, Clive Bell y contribuera aussi. Leonard Woolf, enfin, dont l'œuvre littéraire ne manque pas d'intérêt, fut un homme politique actif, socialiste, pacifiste ; il encouragea Virginia Woolf à militer, en particulier pour l'émancipation des femmes.

Sensibilité, réflexion critique, réflexion ou vision politique et sociale, le mouvement a pour origine une philosophie. C'est autour d'elle que l'égrégore s'est constitué. Elle porte deux noms illustres : Bertrand Russell et George Moore. Parce que le second est surtout moraliste, alors que

le premier se consacre à la logique, et que les gens de Bloomsbury, dans toutes leurs activités autant que dans leur mode de vie, gardent le souci des valeurs d'harmonie et de beauté et n'interrogent le langage et ses règles que dans la mesure où ils leur paraissent inadéquats aux données du sens et du cœur, Moore aura exercé une influence plus grande et plus profonde.

Sa philosophie sera celle de Bloomsbury : elle articule, formule, couronne sa sensibilité glacée et lui donne ses raisons et ses lettres de noblesse justifiant la part de réalité qu'elle perçoit, celle qu'elle occulte, qu'elle dédaigne ou qui lui échappe.

1

L'Angleterre n'est pas une île

Disons, 1882.

Virginia Stephen naît cette année-là. Strachey entre dans sa deuxième année, Keynes prépare sa venue au monde. Le pays est prospère. La reine Victoria règne depuis quatre décennies. Elle restera sur le trône encore vingt ans. Victorian England, le cœur et l'apogée de l'âge victorien. Le développement industriel a fait de l'Angleterre un pays de villes, aux campagnes dépeuplées, qui vit du commerce extérieur, couvre ses besoins en matières premières et en aliments par la vente de ses produits manufacturés. La population vient de dépasser les trente millions ; des citadins, pour les deux tiers. Une vague inquiétude assombrit pourtant cet âge d'or. Le chômage a frappé les villes et les campagnes. Grâce à l'amélioration des moyens de transport, les importations des colonies et du Commonwealth deviennent moins coûteuses, et la concurrence est redoutable. A l'horizon se lèvent de terribles rivaux : les États-Unis d'Amérique et l'Allemagne.

Gladstone est au pouvoir. Il vient d'occuper l'Égypte pour remettre de l'ordre dans ses finances et son économie. Les libéraux, dont il est le chef, considèrent ces mesures impériales comme nécessaires au maintien du libéralisme et au développement du commerce. On réforme aussi la loi électorale (Third Reform Act, Redistribution Act), afin d'assurer la représentation des classes défavorisées de la

société. Ce triomphe de la démocratie doit renforcer l'unité nationale. En fait, le vote populaire accuse les particularismes régionaux et leur hostilité au pouvoir de Londres ; il renforce aussi les oppositions religieuses. Malgré ces ombres, le tableau demeure impressionnant. L'Empire à son apogée dirige fermement les affaires du monde, et les siennes. Le peuple libre que saluait Montesquieu paraît être au sommet de l'histoire et de son accomplissement.

On s'interroge sur cette réussite. Virgile déjà dans la première églogue – *Et penitus toto divisos orbe Britannos* [1] – voyait dans l'isolement des « Bretons » la marque distinctive ou le trait dominant de leur destin. Montesquieu, citant le passage où Xénophon explique que, pour parfaire l'empire maritime d'Athènes, il eût fallu que la cité fût une île, s'exclame : « Vous diriez que Xénophon a voulu parler de l'Angleterre. » Plus près de nous, dans *Masse et Puissance,* Élias Canetti assure que, si l'on trouve en Angleterre « le sentiment national le plus stable de toute la terre », c'est que « l'Anglais se voit capitaine avec un petit groupe de gens sur un vaisseau ; autour de lui et sous lui, la mer ». La représentation capitale « qu'il porte de lui et de son destin est celle d'une mer dominée ».

De fait, l'esprit d'équipe prévaut outre-Manche. Le groupe y prime l'individu. Le pays paraît avoir forgé une unité originale : non pas une nation guidée par un même idéal, ni un peuple héritier de tribus fabuleuses, porteuses de vertus desquelles chacun participe magiquement, ni un ensemble d'individus liés par contrat, tradition et projet, mais une collectivité composée de plusieurs peuples dont l'hostilité réciproque est limitée par la solidarité qui doit, comme sur tout navire, régner à bord du *Britain.* La traversée est périlleuse mais fructueuse. C'est par la vertu de ce péril et de cet intérêt que chaque vague lui enseigne que l'équipage prend conscience de son unité, de son antériorité, de sa supériorité en fait et en droit, l'emportant, en valeur et dans l'Histoire, sur les individus qui le constituent. Le groupe n'est pas le produit d'une addition ; c'est

1. Les Bretons séparés radicalement du reste du monde.

une réalité primordiale où la personne est obtenue par analyse. Le groupe n'est pas un tyran arbitraire. Cependant, il demeure exigeant. L'éducation anglaise s'organise pour couler dans un même moule les générations et les mettre au service du projet impérial. La personnalité est bannie des public et grammar schools [1], l'individu proscrit, ses projets de réalisation privée ou publique sont réprimés. En revanche, le groupe accorde volontiers les libertés qui ne menacent pas sa cohérence et son action. L'excentricité, par exemple. Bannie du sérieux de la vie personnelle ou sociale, où sa présence pourrait se révéler dangereuse, l'excentricité aboutit à une infantilisation de la personnalité. L'excentrique s'est engagé tacitement à respecter les conventions de son milieu et de son temps. Il a accepté de désarmer sa force d'invention et de renoncer au regard qui remet en cause l'habitude et la régénère. Il ne transformera pas les formes sociales ni celles de l'art ou de la pensée. En échange, le groupe lui autorise des conduites singulières qui relèvent du caprice et ne menacent pas son équilibre. L'excentricité protège des risques de l'originalité. Elle offre au conformisme, qui peut devenir étouffant, une soupape de sécurité. Qui n'a connu de ces excentriques anglais, les plus charmants et civilisés des hommes au demeurant, qui ont fui l'Angleterre parce qu'ils ne pouvaient supporter l'étau de son conformisme, en dénoncent sans cesse les travers, et se sont pourtant hâtés de reconstituer, sur le pentes de l'Himalaya, dans les baies des îles grecques ou à l'ombre des pinèdes provençales, de petites Angleterre, où les us et coutumes de la patrie sont intégralement respectés et où, parce que inconscient, règne le plus secret et le plus ardent patriotisme.

Le rôle que joue l'excentricité pour l'individu, la religion le tiendra pour la communauté. L'Église offre le moyen de se distinguer sans menacer la cohésion sociale. Le royaume de Dieu, on le sait, n'est pas de ce monde. Les idées qui le concernent ne lui appartiennent qu'à moitié. Pas de pas-

1. En Angleterre, les public schools sont des collèges privés, les grammar schools, des lycées publics.